

Un temps pour l'espérance

Un nouveau Concile ?

●●● **Antonio Celso de Queirós**, São Paulo (Brésil)
*Evêque émérite de Catanduva, secrétaire général
 de la Conférence épiscopale du Brésil de 2003 à 2007¹*

L'annonce du Concile œcuménique Vatican II fut accueillie avec autant de surprise que de crainte. Surprise, parce que c'était l'annonce de quelque chose d'inhabituel pour l'Eglise, et crainte qu'un geste d'autorité de la hiérarchie ne conduise à la fin de toute réflexion et recherche. Cette inquiétude a été éloignée à temps.

Au Brésil, comme dans d'autres pays, les premiers à promouvoir la réception du Concile furent les évêques, fortement inspirés par la réflexion constante et à jour des théologiens et des pasteurs. La génération des « évêques conciliaires » et leurs immédiats successeurs conduisirent la marche sur les routes ouvertes par le Concile : les évêques brésiliens qui se rendirent au Concile rentrèrent en effet changés.

A Rome, tous les évêques conciliaires demeurèrent dans la même maison. Les plus fins théologiens et des personnes liées à la pastorale y furent invi-

tés à donner des conférences. Celles-ci se transformèrent en une sorte de mise à plat, permettant une gigantesque rénovation au sein de l'épiscopat. Les évêques purent aussi préparer un Plan pastoral alors qu'ils étaient encore au Vatican. L'épiscopat brésilien rentra ainsi du Concile avec un *Plan épiscopal combiné*, dont le but était de « rénover l'Eglise au Brésil selon l'image de l'Eglise du Concile Vatican II ».

Les évêques brésiliens étaient de fait déjà organisés. La Conférence nationale des évêques brésiliens (CNBB) avait été fondée dix ans auparavant à la suite de l'intention et du travail de Helder Camara. Le Premier plan pastoral (plan d'urgence) fut ainsi aussitôt lancé. Le renouveau ecclésial, mis en place par les « évêques conciliaires », prit place en Amérique latine grâce au Conseil épiscopal latino-américain (CELAM), qui donna aussitôt naissance à la Conférence de Medellin.

Beaucoup a été dit à propos du « printemps de l'Eglise », non sans raison. L'Eglise, ouvrant ses portes au monde moderne, accueillant et désirant le dialogue, respirait un air neuf et stimulant, vivant ce que Jean XXIII avait en tête lorsqu'il convoqua le Concile : un *aggiornamento*, un renouveau. L'élection

église

Ceux qui vécurent de près l'ambiance ecclésiale pré-conciliaire ne peuvent s'empêcher de trouver la situation présente très semblable. Jadis, comme aujourd'hui, un mélange de perplexité et d'espérance enflammait nombre de chrétiens. En Amérique latine, le Concile développa un processus de réflexion que les Conférences épiscopales de Medellin et de Puebla facilitèrent. Si le soufflet est retombé depuis les années '80, tout laisse à penser que la braise peut relancer le feu.

1 • Cet article fait partie de l'édition collective des magazines théologiques latino-américains, parrainés par la Commission théologique latino-américaine de la ASETT / EATWOT. Il a également été publié par le magazine jésuite en ligne *Mirada Global* et dans *Acción*. Nous en proposons ici une version plus courte. (n.d.l.r.)

église

de Paul VI, les premiers synodes, tout spécialement celui sur l'*Évangélisation dans le monde contemporain* (1974), semblaient promettre tout un chemin à l'Église, et ce malgré les opposants (pas des moindres en nombre) qui survivèrent à l'assemblée conciliaire.

L'Église fit l'expérience d'une renaissance en tant que Peuple de Dieu, formé de toutes les personnes, peuples et nations qui ont à cœur la justice et la vérité. Une Église qui vit la communion vivante de tous ses membres et non plus une Église pyramidale, dominée par le cléricalisme. Une Église qui dépasse la prétention de tout savoir et de tout enseigner et qui se présente comme humble, respectant l'autonomie du monde, valorisant les autres Églises et religions, au service de chacun. Une Église qui abandonne des façons culturelles anciennes et accepte de nouvelles expressions de foi et de célébrations. Une Église collégiale qui redécouvre la vraie nature des Églises particulières, des missions des évêques, de l'École épiscopale, des synodes et des conciles. Une Église de la libération des peuples, de l'option évangélique pour les pauvres, qui re-

G. Majella Agnelo, président de la CNBB (à g.) et A. Celso de Queirós, vice-président (à dr.), 12 mars 2004



connaît les exclus et les manquements du système. Ces questions sont mises en avant par les théologiens aujourd'hui encore.

Il y a un autre aspect du Concile qui doit être évalué toujours et encore : l'atmosphère de liberté, d'ouverture et de joie qu'il a introduite. À côté des réflexions théologiques qui aidèrent à ouvrir les nouvelles voies, le Concile insuffla une nouvelle ambiance dans l'Église. L'imposition de lois sur divers aspects de la vie de foi des gens semblait démodée. Le respect de la personne et de sa conscience, comme dernier ressort de décision face à Dieu, renversa les moralismes et la casuistique d'une morale dépassée. Rien ne peut être plus expressif de ce nouveau bol d'air que la plainte aimante et souffrante d'un vieux prêtre, hautement diplômé et malade incurable, dans les premières années de l'ère conciliaire : « Je meurs, mais je proteste, car c'est exactement maintenant que je commence à me sentir chez moi dans l'Église. »

Pour les Églises d'Amérique latine, qui subissaient des dictatures répressives, coutumières de la torture et du meurtre, l'Église, au sortir du Concile, fut en sus un instrument de lumière qui soutenait l'évangélisation et la lutte pour la justice.

Toussotements

À partir des années '80, on craignit l'approche d'un hiver ecclésial. Certains théologiens dévoilèrent de graves problèmes que le Concile n'avait pas évoqués : un siècle et demi s'était écoulé entre Vatican I et Vatican II, une période historique aux sérieux problèmes qui avait fait perdre à l'Église son habitude d'agir selon sa nature communautaire et synodale.

A cela, nous devons ajouter que le Concile donna à la Curie romaine la responsabilité de créer des moyens d'implanter les dispositions conciliaires. En tant qu'institution bureaucratique, celle-ci n'était pas capable de repenser les organisations ecclésiales en appliquant les réflexions innovatrices du Concile. Toute institution bureaucratique n'est-elle pas plus intéressée par sa propre survie et par l'accroissement de son propre pouvoir que par l'atteinte des objectifs qu'elle sert ? Ce pouvoir est d'autant plus renforcé qu'il est nommé « secret pontifical » et qu'il s'exerce au nom d'une autorité infaillible et contre laquelle on ne peut pas faire recours.

Le centralisme ecclésial réapparut donc, laissant les évêques avec un très petit pouvoir dans leurs diocèses et dans leurs conférences. Celui des nonces, par contre, crût considérablement et ils devinrent pratiquement les médiateurs entre les évêques et le pape. On se mit à interpréter le concept de fidélité au pape et à l'unité ecclésiale avec l'étroussure d'une soumission passive. Des interdits, une fois de plus, créèrent la méfiance et on assista au retour de l'atmosphère de pression due au silence imposé ou assumé par crainte. Au Brésil, cette ambiance difficile affecta sérieusement la Conférence épiscopale, qui avait pour tradition de promouvoir une évangélisation de libération, de dénoncer les arrestations arbitraires et les tortures commises par les dictatures militaires, de lutter en faveur des pauvres, des indigènes et de la population noire. Une lutte qui avait été reconnue par la société.

La Curie affichant une claire préférence pour les mouvements spirituels, voire fondamentalistes, les nouveaux évêques du Brésil furent, pour la plupart, choisis dans leurs rangs, au détriment

d'une génération entière d'évêques qui avaient prouvé leurs capacités et s'étaient consacrés au programme pastoral global. Les participants (même laïques) aux événements d'Eglise internationaux furent eux aussi sélectionnés parmi les membres de ces nouveaux mouvements.

Problèmes actuels

Aujourd'hui, alors même qu'on observe une ouverture conciliaire, l'Eglise présente des signes évidents de régression dans la liturgie, un retour du cléricalisme, une fermeture de son regard, à nouveau plus centré sur elle-même et sur sa structure interne que sur l'annonce du Royaume.

L'Eglise vit de nombreux problèmes dont le Concile ne s'est pas préoccupé ou qui n'étaient pas si évidents à l'époque. L'abandon par les chrétiens de la pratique de la foi et de sa référence dans leur vie. La croissance permanente de nouvelles formes de foi chrétienne. L'absence ou la rareté de jeunes dans les communautés ecclésiales. Le besoin de reconnaissance pratique de la mission des Eglises particulières dans l'inculturation de la foi, l'organisation ecclésiale et l'évangélisation des populations largement urbaines. La baisse du nombre des postulants au sacerdoce presbytéral et à la vie religieuse dans les pays historiquement de tradition catholique, ainsi que dans d'autres pays, concomitant à la croissance de la population. Le besoin de redéfinir les ministères et leurs champs d'action, l'élargissement du ministère du diaconat permanent, la réouverture du ministère aux prêtres qui avaient abandonné son exercice. La réalité des communautés ecclésiales privées d'eucharistie à cause du manque de minis-

église

tres ordonnés. Les questions du célibat des prêtres et de la prêtrise des femmes. La relativisation ou la simple ignorance pratique de certaines règles d'enseignement (la messe du dimanche, l'abstinence et le jeûne, la confession individuelle et en assemblée comme la seule forme de sacrement de pénitence). Le désaccord tacite des couples mariés qui participent aux orientations de l'Eglise dans le domaine de la morale conjugale, des seconds mariages, de la paternité responsable, de l'usage des préservatifs comme moyens de prévention du sida.

Réfléchir ensemble

Bien sûr, l'objectif n'est pas d'élaborer des lois et des règles qui résoudraient tous les problèmes d'un coup. Il y a une échelle d'importance et d'urgence dans tout cela et la solution de certaines questions dépend de celles d'autres dans le temps. Mais ce qui est nécessaire pour l'Eglise est d'ouvrir et de sonder ces questions au moyen d'un dialogue sérieux et respectueux. Il est tout aussi nécessaire que les structures ecclésiales changent d'attitude, évitant la simple interdiction qui ne sert qu'à renforcer le risque de discrédit et de mise à l'écart.

L'histoire de l'Eglise enseigne que lorsque des problèmes complexes et difficiles ne sont pas résolus par la réflexion et le dialogue serein, mais par des mesures autoritaires, la force de la réalité finit par prendre le dessus et par décider de leur destin. De nombreuses personnes se demandent alors si ce n'est pas le moment d'organiser un nouveau concile œcuménique... Il pourrait être préparé par des conciles spécifiques des Eglises de chaque

nation. Ou alors, les problèmes pourraient être abordés librement dans des synodes des évêques, véritablement préparés par les Eglises particulières et les Conférences épiscopales, sans crainte des médias. De tels synodes seraient bien utiles et fructueux pour continuer la réflexion sur les questions indubitablement importantes et sur lesquelles l'Eglise a déjà une pensée riche et abondante.

Car tout comme au temps précédant le Concile Vatican II, ceux qui observent les signes des temps sentent que quelque chose doit se passer. Et tout comme jadis, il est nécessaire de dépasser la simple perplexité et les peurs et d'ouvrir une grande espérance. Selon saint Thomas d'Aquin, les conditions de l'espérance sont la recherche d'un bien précieux que nous n'avons pas encore et une ferme motivation pour l'appréhender. Notre espérance pour l'Eglise est basée sur la présence de l'Esprit tout au long de l'Histoire, et en particulier dans les abondantes semences du Concile Vatican II. Celui qui planta les graines est aussi capable de les faire germer, croître et fructifier.

Il appartient ensuite aux hommes de poursuivre la quête, dans une patience active qui sait comment résister aux « délais de Dieu », comment affronter les surprises et les contradictions sans en être déprimés. C'est en tout cas le bon moment pour vivre avec plus d'intensité la recommandation de saint Paul, d'« être joyeux dans l'espérance, patient dans l'affliction, fidèle dans la prière » (Rm 12,12).

A. C. de Q.

(Traduction : Th. Schelling)